NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

53 N° 5 1926

Métaphysique et sciences

Pierre SCHEUER (s.j.)

p. 329 - 334

https://www.nrt.be/fr/articles/metaphysique-et-sciences-3231

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

I. Métaphysique et sciences (1)

1. Objet de la métaphysique.

La métaphysique, comme toute autre science, se définit par son objet.

L'objet de la métaphysique c'est l'*être en tant qu'être*. Cette formule, l'*être en tant qu'être, ens qua ens*, a reçu des interprétations très divergentes. Nous croyons devoir la comprendre en fonction de la différence qui existe entre l'intelligence et la sensibilité. L'intelligence, enseignent les

---

(1) Ces notes, intentionnellement concises et techniques, ont été rédigées par le P. Scheuer pour résumer certaines parties importantes de son cours de philosophie, professé depuis de longues années ; elles ont pour but de mettre nettement en relief le point de vue essentiel de la métaphysique. Nous avons cru qu'elles intéresseraient nos lecteurs et nous avons obtenu du P. Scheuer de pouvoir les publier dans ce numéro et les deux suivants. *Note de la Rédaction.*

scolastiques, atteint l'être *formaliter ;* les sens, au contraire, perçoivent l'être *materialiter, sub concreta quadam et materiali ratione*. Partant de là, les termes *ens qua ens* n'ont qu'une signification légitime : l'être en tant que déterminé intelligiblement, — ou, en tant que formellement présent à l'intelligence, — ou, en tant que déterminé par l'activité intellectuelle, — en un mot, en tant qu'*objet intelligible*.

Les autres sciences, la physique et la mathématique, ont aussi l'être comme objet, mais l'être en tant que déterminé *dans* et *par* les facultés sensibles, en tant qu'*objet sensible*.

La métaphysique, la mathématique et la physique correspondent à trois manières de considérer le *corps*, objet propre de notre connaissance, et à trois ordres de concepts :

1° *Concept physique :* le corps est ce qui impressionne nos sens tant intérieurs qu'extérieurs. Le concept d'objet rouge, par exemple, signifie « ce quelque chose » qui affecte la vue, et qui n'est connu qu'à raison de cette détermination *sensible* et *extérieure* à l'intelligence.

2° *Concept mathématique :* le corps est ce qui est tracé ou construit dans l'intuition sensible de l'espace, conformément à une loi d'unité venue de l'intelligence, par exemple : le triangle ou la sphère. Le concept mathématique est beaucoup moins matériel que le concept physique, puisque sa détermination ne vient pas *ab extrinseco*, mais *ab intrinseco*, c'est à dire de l'intelligence elle-même. Il n'en est pas moins vrai qu'il est, partiellement du moins, extérieur à l'intelligence.

3° *Concept métaphysique :* le corps est ce qui est composé *in ipsa ratione substantiae*. Cette détermination est purement intelligible. Elle est *intrinsèque* à la notion *intellectuelle* d'être. Elle ne diffère de la notion d'être, enseignent les scolastiques, que *secundum clariorem expressionem unius eiusdemque realitatis obiectivae*.

Les principales différences entre le concept *métaphysique* et le concept *scientifique* (conformément à l'usage moderne, nous désignerons par ce terme les concepts physiques et mathématiques), se ramènent aux suivantes :

1. Le premier est purement intellectuel; il est simple. Le second est mixte, sensitivo-rationel, composé. Le *phantasma* appartient intrinsèquement au concept physique, il en fournit l'élément matériel, tandis qu'il n'a qu'un rapport extrinsèque avec le concept métaphysique. Ce rapport pourtant est nécessaire; car l'activité métaphysique n'est possible que grâce à la réflexion sur une première activité qui s'exerce directement sur le phantasma.

2. Les déterminations scientifiques sont *extra rationem formalem entis*. L'être, objet des sciences, est univoque; au contraire l'être, objet de la métaphysique, est l'*ens analogum*. Par conséquent :

3. La connaissance scientifique est un *passage de la puissance à l'acte*. En langage moderne, elle est synthétique. Partant du phantasma, qui est *potentia intelligibile*, elle s'élève au concept par lequel le phantasma devient *actu intelligibile*. La connaissance métaphysique est un passage de l'acte imparfait à l'acte parfait, de l'implicite à l'explicite, de l'*exercitum* au *signatum*. Elle est *analytique*.

4. Il y a enfin une différence d'objectivité : la métaphysique est *nouménale*, la science est *phénoménale*. Ces mots n'ont rien d'effrayant; ils seront expliqués et justifiés plus loin.

En résumé, la division classique de la science en trois membres, métaphysique, mathématique et physique, n'est pas due à une division des choses, mais à la diversité des modes de connaître dont la nature humaine est capable, à cause de sa composition essentielle. En tant que substance corporelle, l'homme est doué de sensation. Celle-ci atteint l'être, mais pas en tant qu'être. Comme esprit, l'homme est capable d'une connaissance qui atteint, imparfaitement mais très réellement, l'être intime des choses, la chose en soi. En tant que composé de corps et d'esprit, — de matière et de forme subsistante, qui après avoir actué la matière, se prolonge en quelque sorte au delà du corps, — l'homme est capable d'une connaissance mixte, sensitivo-rationnelle. Celle-ci participe à la fois de l'imperfection de la sensation et de la perfection de la connaissance spiri-

tuelle ou métaphysique. Ces différents modes de connaître sont réels. Il y a lieu de les distinguer et d'en tenir compte systématiquement.

On le voit, il s'agit moins d'une nouveauté que d'une *précision* sur un point que les scolastiques anciens ont laissé dans une certaine obscurité. Les sciences de leur temps étaient trop peu avancées pour que la question de la nature de la science et de la métaphysique pût être posée dans toute son ampleur et résolue en toute rigueur.

L'incertitude et l'imprécision sur l'objet des différentes sciences entraîne la confusion des méthodes. Faute de distinguer ce qui est spécifiquement métaphysique ou physique ou mathématique, on fera de la métaphysique en physicien, ou en mathématicien, et, inversément, de la physique en métaphysicien. On exigera des théories physiques l'objectivité absolue qui ne peut convenir qu'aux théories métaphysiques, et, par voie de compensation, on n'accordera qu'une valeur de probabilité aux vérités métaphysiques les plus vitales et les plus essentielles, telles qu'est, par exemple, celle de la matière et de la forme. On emploiera à contre-temps l'induction et la déduction. Les résultats de pareilles aberrations ne se font pas attendre : le scepticisme, l'agnosticisme et le positivisme en recueillent les fruits.

Il serait certainement à souhaiter que l'on tînt compte davantage, dans l'enseignement de la philosophie, de cette forme essentielle du savoir humain. Dans la critériologie, en particulier, la différence qui existe, au point de vue de la valeur cognitive, entre la sensation et l'intellection, devrait être fortement soulignée ; car c'est de cette différence que dépend la théorie de la connaissance *humaine*.

II. Propriétés caractéristiques de la philosophie

La métaphysique est le savoir dont l'esprit humain est le sujet immédiat. Or *operari sequitur esse*. — *Cognitum est in cognoscente ad modum cognoscentis*. Il s'en suit que les caractères de la métaphysique sont proportionnés de tout point aux caractères ontologiques de l'esprit humain, lequel est

tout à la fois substance indépendante du corps et forme du corps. Nous disons donc que la métaphysique est :

1° *Une* quant à son objet, *unitate simplicitatis.* Elle ne fait que développer le contenu immanent de la notion d'être. Ce développement, il est vrai, se présente sous forme d'un ensemble ou d'une pluralité de vérités, mais ces vérités ne sont pas distinctes à la manière des vérités physiques et mathématiques. *Elles s'incluent mutuellement.* C'est de cette *circuminsession* des vérités métaphysiques, c'est de l'extrême simplicité de la métaphysique demandant à être embrassée d'un seul regard pour apparaître dans son aveuglante évidence, que provient la principale difficulté de cette science, au point de la rendre inaccessible à la plupart des esprits.

2° *Une* quant à sa méthode, ou strictement systématique ; car le développement analytique s'y fait grâce à un seul principe, le principe d'identité. Celui-ci exprime l'activité simple, donc toujours la même, de l'intelligence.

3° *A priori*, c'est-à-dire qu'elle a un contenu indépendant des vérités d'expérience, qu'elle peut par elle-même, par son principe, arriver à certaines vérités sur l'en-soi des choses. La négation de cette proposition constitue l'erreur kantienne.

4° *Totale et achevée.* Nous disons que la métaphysique existe tout entière, *in actu exercito*, dans tout homme qui pense. Son contenu est inséparable de la nature et de l'exercice de la pensée. Le métaphysicien ne découvre rien, il ne fait qu'analyser et expliciter. Les sciences, au contraire, sont capables d'un développement indéfini. C'est que les sciences ont une matière distincte de leur forme, tandis que, semblable à l'esprit, la métaphysique trouve sa matière dans la forme elle-même (l'être comme tel).

5° *Dépendante ab extrinseco* de la sensation. Sans quoi elle serait un savoir angélique. La forme humaine est dépendante du corps, parce que partie du corps, mais *indépendante au sein de cette dépendance.* Cette combinaison de dépendance et d'indépendance est le principe à partir duquel on doit pouvoir résoudre, par voie strictement ana-

lytique, sans nouvelles hypothèses, sans violences et sans métaphores, toutes les questions relatives aux rapports du réel empirique et de l'intelligible humain.

6° *Immanente per modum formae* au savoir scientifique, à la manière dont l'âme est immanente au corps. La connaissance scientifique, quant à sa forme, n'est qu'une participation déficiente du savoir métaphysique. Cette proposition, pensons-nous, constitue le principe premier de la philosophie des sciences. Sa vérité ressort à l'évidence de l'histoire des sciences et des discussions sur la philosophie scientifique, qui depuis vingt ans ont rempli une bibliothèque. Les sciences tendent à prendre la forme métaphysique. Elles trouvent dans cette finalité interne le principe de leurs progrès. Comme exemples nous pourrions rappeler l'arithmétisation de la géométrie et la relativité d'Einstein laquelle, au fond, n'est qu'une tentative géniale de substituer l'espace intelligible à l'espace sensible. De pareilles substitutions, condamnées d'avance à l'échec, ne sont pourtant jamais infécondes.

Toute cette doctrine découle, en somme, de ces deux propositions : 1° *Substantia hominis resultat ex materia prima et forma subsistenti.* 2° *Operari sequitur esse.*

Nous avons surtout insisté sur le caractère a priori de la métaphysique, car on ne méconnaît pas impunément les droits souverains de la science première.

P. SCHEUER, S. I.